

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 19 (1881)
Heft: 6

Artikel: Le toupin
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-186318>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

total de 24,704 criminels libérés de la maison de détention de Colbuthfields, nous en avons fait rentrer 5,000 dans la bonne voie.»

Résultat magnifique et tout à la louange de cette mission vraiment chrétienne et dont l'exemple mériterait d'être suivi en France où il y a tant de récidivistes.

Trouver du travail aux prisonniers libérés, leur fournir des outils, un gîte, tel est le but principal des hommes de bien qui ne reculent devant aucune peine pour arriver à leur but.

C'est ainsi que M. Whateley se rend chaque matin, à l'heure où l'on renvoie les prisonniers qui ont terminé leur temps, à la porte de la prison de Colbuthfield. Il les invite à déjeuner avec lui, leur donne des conseils pratiques et l'appui de la mission est acquise à tout condamné qui s'engage à rentrer dans la droite ligne.

Qui a bu boira, qui a volé volera, me direz-vous. C'est vrai; aussi M. Whateley ne se glorifie-t-il pas d'avoir toujours réussi. Nombre de ses protégés sont en récidive.

— Bah! dit-il, ils suivront peut-être mes conseils quant à leur prochaine sortie de Colbuthfield ils retrouveront, à la porte de la prison, leur vieux secrétaire tout prêt à les emmener déjeuner.

On me dit que sur les trois cents voleurs invités au banquet de Little Wild Street, un dixième au moins est allé, le lendemain, signer *temperance pledge* (serment de renoncer aux spiritueux) et demander qu'on voulût bien les aider à trouver du travail.

Je ne saurais en vérité trop louer les organisateurs, parmi lesquels se trouvent un grand nombre de membres du parlement et de magistrats. M. Flowers entre autres, le juge de Bow-Street, qui présidait le dernier meeting.

C'est lui qui nous racontait ce mot profond d'un faussaire récemment amené devant son tribunal sous la prévention d'avoir falsifié un billet de 5 liv. sterling.

— Comment se fait-il, lui dit M. Flowers, après avoir examiné le faux billet, qu'avec votre talent vous n'avez pas plutôt imité une *bank note* de 10 liv. sterling.

— Que voulez-vous, Votre Honneur, répond le prévenu, je n'avais pas de modèle!

Jacquemard le sonneur.

Je suis Jacquemard, c'est moi qui frappe les heures aux horloges; ma demeure est dans les anciennes tours séculaires. On m'a représenté sous la forme d'un automate, en chevalier armé sonnant les heures. Si vous désirez connaître mon histoire, je vais vous la conter.

Mon nom de Jacquemard vient incontestablement de Jacques, mais plus particulièrement de Jacquême, nom de saint (en latin Jacobus), d'où dérivent aussi *Jacquemet*, *Jacquemin*, *Jacquemot*. La terminaison *ard* de mon nom est une augmentation retentissante, qui résonne aussi bien que mes heures,

comme les mots: *criard*, *gueulard*, *beuglard*, *heulard*. La preuve que mon nom dérive bien de Jacques se trouve dans le fait qu'à Lille (France) la cloche de la retraite du soir s'appelle encore *Jacquart*, témoin le vers suivant du chansonnier Desrousseaux:

Comme j'intindos sonner Jacquart,
A m' mason, j' m'ai sauvé sans retard.

Mon nom viendrait-il de la Jacquerie, de ce soulèvement des paysans contre les seigneurs en France, de l'an 1358? Mais cette dénomination est venue du nom populaire de Jacques Bonhomme donnée aux paysans, comme l'anglais s'appelle John Bull. Mon nom de Jacquemard est antérieur à la Jacquerie, puisqu'en 1302 le Jacquemard qui sonnait les heures à Cambrai fut pris et transporté à Dijon. Celui-là devait être un de mes ancêtres!

Plaisanterie à part, la vérité sur mon origine, la voici. De bonne heure le mot *jacque* (dont *jacquemart* est l'augmentatif) a désigné ce qui était bruyant, à commencer par le geai et le merle. *Jacquot* est également le surnom de la pie et du perroquet, grands tapageurs. De *jacque* (geai) est venu notre verbe *jacasser*, pour parler beaucoup; on dit aussi vulgairement *barjaquer*. Ce nom a aussi été donné aux rebelles et aux mutins, gens remuants et tapageurs. *Jacque* doit donc être pris dans le sens de très bruyant; c'est pourquoi on a donné le nom de Jacquemart au marteau retentissant d'une grande horloge, et, par extension, à l'automate qui tenait à sa main le marteau frappant les heures. Si *Jacque* signifie babillard, *mart* pourrait être une abréviation de marteau: nous aurions alors pour *Jacquemart* la signification de marteau babillard.

J.-F. P.

(Extrait de Lorédan Larchey)

Le Toupin.

Lo municipau Cretson qu'avâi on bio troupé dè vatsès, étâi foo po la senailléri; assebin quand montavè, fasâi rudo bio vairè et oûrè passa son troupé que sèdiâi lo fretâi avoué sa dâtse, et dè bio savâi que Cretson allâvè adé on bet po oûrè pe grand teimps sa balla senéri, kâ n'avai pas 'na bête que n'aussè sa senaille: toupins, elliosettès, carrâès, tapès, toupenets, y'ein avâi dè totès lè sortès et dè totès lè grantiâo. Lè guelins et lè se-neaux étiont po lè fatès et po lè mutons. Assebin tot lo pliési dè Cretson, quand lè vatsès étiont redè-cheindiè dè la montagne, étâi dè lè mena et dè lè ramenâ d'ein tsamp iô lo bovâiron lè gardavè. Ma fâi l'hivai, quand lè vatsès étiont à la retse, adieu lè senaillès. Ne laissivè qu'on toupenet à n'on petit vé et reduisâi totès lè z'autrès âo grenâi, iô l'étiont peindiès à duè pertsès. On dzo, contrè lo bounan, ne sé pas se Cretson s'einniovè et se l'avâi lo « mau dâo pâyî » dâi elliosettès, mâ tantiâ qu'onna véprâo on oût on brelan dâo tonaire pè lo grenâi. Lè valets vont vairè que y'avâi: l'étâi tot bounameint lo municipau qu'avâi à tsaquî man iena dâi pertsès, que tagnâi coumeint on bet dè suivre, et que lè semottavè po fèrè senailli tot lo comerce.

— Mâ que fédè-vo don, père, se lâi fâ ion dâi valets, quinna brelâire vo preind-te ?

— Eh bin ! te vai, se repond, fé on concert.

— A-t-on jamé vu ! mâ vo radotâ, père, l'est petout on tserrivari qu'on concert. On fâ lè concerts avoué lo violon et na pas....

— Lo violon ! lo violon ! se repond lo père ein lâi copeint lo subliet : l'est on bî instrumeint què lo violon, ne dio pas ; mâ lo toupin est adé lo toupin !

7

Le Contrebandier

(Fin.)

Je lui rappelai les circonstances dans lesquelles le fait s'était passé, je lui montrai mon chiffre gravé sur le boîtier. Il demeura confondu et, à partir de ce moment, se renferma dans un silence absolu. Ianino s'approcha de moi et s'excusa d'avoir douté de mes paroles. Elle était heureuse, et me savait gré d'avoir ramené à des proportions vulgaires l'homme qu'elle avait un jour entouré d'une auréole contre laquelle sa raison avait protesté plus tard. Elle avait été victime d'une surprise dont le souvenir la troublait et l'obsédait, maintenant que le voile était complètement déchiré ; elle se sentait délivrée d'un poids pénible, saluait la liberté qu'elle avait reconquise.

Le lendemain matin je la trouvai au bord de la falaise ; elle suivait du regard les goélands qui effleuraient la surface de l'eau de leurs longues ailes. Le vent se jouait dans sa noire chevelure, sa beauté sévère était en harmonie avec la grandeur de la scène ; elle vint à moi toute souriante ; je fus presque frappé de l'expression de bonheur qui rayonnait sur ses traits.

— Ianino, lui dis-je, vous voyez que j'avais raison, et que c'était folie de croire que la chaîne forgée par votre imagination pèserait toujours sur vous.

— Accusez-moi de superstition, répondit-elle, je savais que cette homme reviendrait. Ce pressentiment avait pour moi le caractère de la certitude et souvent, la nuit, quand la tempête ébranlait les murs de notre maison, je me demandais si ce n'était pas le présage de ce retour que je redoutais ?

— L'auriez-vous donc épousé, puisque vous ne l'aimiez plus ?

— Non, je l'aurais bien forcé à me rendre ma parole, mais je craignais d'être injuste envers lui, de trop obéir à mes répugnances, d'être trop portée à prononcer un arrêt que me conseillait la voix de mon cœur. Grâce à Dieu, je suis maintenant sûre de ne plus le calomnier.

— Et vous pouvez désormais en toute sécurité vous abandonner à l'espérance.

Elle ne répondit pas ; une inquiétude venait de l'assaillir, elle se demandait si la scène qui s'était passée, les souvenirs qu'elle évoquait n'altéreraient pas l'amour de Morandière, s'il serait le lendemain ce qu'il était la veille. Je devinais ses réflexions :

— J'ai tout raconté à mon ami, lui dis-je.

— Ah ! fit-elle en rougissant.

— Soyez sans crainte, il vous aime plus que jamais ; il a une bonne foi absolue dans votre sincérité, il sait que si votre imagination a pu vous égarer, votre cœur est incapable de défaillance ; il est digne de vous comme vous êtes digne de lui.

Elle n'ignorait pas qu'elle distance la naissance et la fortune avaient mises entre eux ; mais comme, à sa place elle n'eût pas hésité à l'oublier, elle acceptait son dévouement et son amour sans étonnement, sinon sans reconnaissance. Je pris plaisir à la faire parler, elle me dit comment elle entendait la vie, elle me parla de l'avenir, je fus étonné du sens droit, de l'intelligence des choses qui s'alliait chez elle à l'exaltation des sentiments.

On pouvait s'étonner de notre absence, nous rentrâmes et bientôt nous nous retrouvions tous auprès de la falaise. Nous venions de nous y asseoir lorsque la barque de la douane longea le rivage. Elle portait le contrebandier sous bonne garde à la prison de Vannes.

Ce fut entre nous une délicieuse et interminable causerie. Chacun de nous prenait sa part du bonheur qui se reflétait sur la physionomie des deux jeunes gens. Pendant qu'ils échangeaient leurs confidences, les flots agités par une douce brise faisaient entendre à nos pieds leur chanson monotone, les voiles des barques des pêcheurs se balançaient mollement, un ciel sans nuages communiquait à la mer une teinte d'un beau bleu sur lequel scintillait les rayons d'un brillant soleil.

Jamais fiançailles ne furent célébrées sous de plus riants auspices.

Ianino avait apporté un vieux livre de famille ; elle l'ouvrit à une page où s'était desséchée une de ces anémones sauvages qui croissent en abondance sur les pentes gazonnées des Pyrénées. La frêle corolle, secouée par la brise, sembla hésiter un instant, puis partit, se souleva dans l'air et alla se perdre dans l'Océan. La jeune fille la suivit du regard en souriant. C'était le dernier vestige du rêve dont elle avait si longtemps subi la domination.

Si vous allez visiter la presqu'île de Ruiz, vous verrez encore la petite maison du douanier, vous pourrez le rencontrer lui-même suivant d'une jambe nerveuse le sentier tracé le long de la falaise et interrogeant l'horizon du regard. Tout près de la Morandière s'est bâti un petit chalet ; il y vient avec sa femme passer plusieurs mois de l'année, et y exécute des tableaux dont il trouve toujours un placement avantageux, car son talent est déjà apprécié par les connaisseurs.

LOUIS COLLAS.

Il nous tombe sous la main, la réponse que M. de Lamartine fit à une lettre qui lui avait été adressée, en 1840, par un habitant de la Chaux-de-Fonds. Elle est écrite en termes si élevés qu'elle sera sans doute lue avec plaisir :

Monsieur,

J'apprécie plus le mot touchant que vous m'adressez, que les satisfactions d'amour-propre que donne une périssable célébrité ; un conseil parti du cœur d'un homme pieux, vaut mille éloges jetés en pâture à nos vanités.

Je ne sais si j'adore Dieu dans la même langue que vous, mais soyez convaincu que je l'adore comme vous et avec vous. Je voudrais être plus digne de lui offrir l'hommage que toute créature lui doit ; mon cœur n'est pas assez pur pour cela, et mon intelligence assez élevée, mais priez-le, Monsieur, pour qu'il me purifie et qu'il m'éclaire, la prière est la plus grande force que les hommes puissent se prêter entre eux.

Je vous remercie d'avance de cette communion des Esprits bienveillants à laquelle vous voulez bien me convier.

J'ai été dans ma jeunesse dans les belles collines de la Chaux-de-Fonds, d'où vous m'écrivez. Je vous félicite d'habiter une des scènes de la nature, où Dieu apparaît plus splendide et plus grand dans ses œuvres. »

Aux dames. — M^{me} Marceline, collaboratrice de l'*Univers illustré* offre à ses lectrices une recette de gourmandise qui se trouve d'actualité, car c'est le vrai moment de sa préparation. C'est la gelée *Bigarade* d'oranges, confiture délicieuse. « Prenez-dit-elle, de belles oranges, enlevez l'écorce et divisez-les par quartiers. Faites sortir les pépins au moyen d'un poinçon. Enlevez le zeste des oranges et aussi le zeste du citron, en proportion d'un ci-